



e-Migrinter

6 | 2010

Roms & Gens du Voyage

Se dire Manouche, Rom, Gitan ?

Processus d'identification des populations Roms : au-delà des pratiques spatiales

Céline Bergeon et Marion Salin



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/e-migrinter/1454>

DOI : [10.4000/e-migrinter.1454](https://doi.org/10.4000/e-migrinter.1454)

ISSN : 1961-9685

Éditeur

UMR 7301 - Migrinter

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2010

Pagination : 29-45

ISSN : 1961-9685

Référence électronique

Céline Bergeon et Marion Salin, « Se dire Manouche, Rom, Gitan ? », *e-Migrinter* [En ligne], 6 | 2010, mis en ligne le 22 août 2019, consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/e-migrinter/1454> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/e-migrinter.1454>

Tous droits réservés

Se dire Manouche, Rom, Gitan ?

Processus d'identification des populations Rroms : au-delà des pratiques spatiales

Céline Bergeon & Marion Salin

Gitan, Manouche, c'est
comme vous voulez. Vous
pouvez aussi m'appeler
Bohémien, comme y'en a qui dise.
Ce que je sais c'est que si vous me
mettez dans une maison : je crève.
Alors vous voyez.
(Sarah, rencontrée en Seine Saint
Denis, le 17/02/2010)

La rencontre avec les groupes Rroms ne peut laisser les chercheurs indifférents, tant elle pose avec acuité la question de l'identité. « Qui sont-ils ? » se demande-t-on. Gens du voyage et Rroms pour les politiques publiques¹, *Gitan, Manouche, c'est comme vous voulez* pour Sarah. Tsiganes, Rroms (avec un ou deux « r » ?), Bohémiens, Gitans, Manouches, Voyageurs, nomades. Autant de noms pour définir des réalités qui se distinguent et s'entrecroisent sans cesse. Comment trouver le mot juste pour désigner des personnes sans porter atteinte à l'identité qu'elles vivent et défendent, sans figer une identité dans une catégorie incapable de rendre compte de la complexité des processus identitaires ? La question se pose aux sociologues, aux ethnographes, aux géographes confrontés au problème de l'altérité. Dans le cas de Rroms, elle est d'autant plus prégnante que les termes de définition sont flous et renvoient à des contenus différents. À plusieurs reprises, nous avons été confrontées sur nos terrains à des attitudes contradictoires : alors que certaines personnes revendiquent une appartenance au groupe Rrom qui rassemblerait Gitans, Manouches, et Rroms, d'autres affirment avec véhémence qu'elles n'ont rien à voir les unes avec les autres. D'autres fois encore, la valorisation d'un mode de vie ou d'un habitat prévaut sur la revendication d'un groupe d'appartenance. La question des catégories se pose d'autant plus que la gestion de ces populations - considérées comme problématiques -

¹ La distinction entre les Gens du voyage et les Rroms a été exprimée par le rapport au premier ministre fait par Pierre Hérisson, concernant « le stationnement des Gens du Voyage ». *En effet, la commission nationale consultative des gens du voyage a précisé, dans sa séance du 16 octobre 2007, que les roms ne sauraient être assimilés aux gens du voyage* (Rapport Hérisson, 2007).

s'appuie sur ces catégories. Nous ne voulons pas faire une analyse pessimiste, passéiste ou folklorique de ces questions ; cela nuirait considérablement à ce qui nous paraît le plus important et le plus intéressant, à savoir le dynamisme social créé par ces populations, rarement reconnu et trop souvent passé sous silence. Nous portons un intérêt personnel et scientifique à ces populations, mais nous ne nous revendiquons en aucun cas défenseurs ou porte-parole des Rroms - en dépit de la légitimité scientifique à parler *pour* l'Autre qu'acquiert le chercheur. Nous voudrions pour notre part interroger les multiples appellations et les processus de construction identitaire de ces populations.

Outil pour acquérir une certaine légitimité, et surtout une reconnaissance institutionnelle, le terme générique de Rroms² apparaît fréquemment dans les recherches et dans les instances représentatives, notamment à l'échelle européenne et mondiale³. Les Rroms représentent *un peuple sans territoire compact, qui n'a jamais eu de revendications territoriales, mais qui est lié par une conscience identitaire, une origine, une culture et une langue communes* (La voix des Rroms). C'est donc derrière l'expression « Rroms » spécifiquement orthographiée avec deux « r » qu'une partie des acteurs se reconnaissent et se rassemblent et ce, d'autant plus que le terme « Rroms » provient directement de leur langue. C'est

² Rrom signifie « homme », « époux », « mari » en rromani. Certains acteurs, parmi lesquels l'association *La Voix des Rroms*, revendiquent l'appellation « Rrom ». Ce terme renvoie à un peuple qui partage une origine commune - Inde du Nord - une langue commune - le rromani - et des traits culturels communs - organisation familiale, références communes. Au fil des migrations, trois groupes se seraient formés : les Gitans ou Kalé dans la péninsule Ibérique, les Manouches ou Sinté en Europe occidentale (Allemagne, France, Grande-Bretagne, Italie) et les Rroms en Europe de l'Est. Le *rromanipen* (« la romanité ») est un concept dont l'utilisation est soutenue par les principaux défenseurs rroms.

³ Nous pouvons citer ici l'association « La Voix des Rroms » créée en 2005 ; l'Union Romani Internationale (IRU) ou bien encore les Nations Unies.

pourquoi, nous utiliserons cette expression pour désigner l'ensemble de ces populations bien qu'elle ne soit pas toujours significative pour l'identification quotidienne des Gitans, Manouches, et Rroms.

Lors de nos rencontres avec les Rroms, la diversité des appellations et des catégories employées tant dans des écrits scientifiques que dans des situations de terrain, nous a conduites à nous poser la question : « Qu'est-ce qu'être Manouche, Gitan et Rom⁴ ? »

Processus d'identification : éléments problématiques

On ne peut faire l'économie de la question de l'identité car c'est à partir d'elle que se forment et évoluent les pratiques et les représentations sociales. Ainsi, *les identités individuelles et collectives, fruits d'élaborations sociales et culturelles, s'avèrent d'autant plus solides qu'elles transitent par le langage matériel de l'espace, de ses lieux et de ses territoires, y compris dans leurs formes virtuelles* (Di Méo, 2007, p. 2). Poser la question de l'identité de ceux que l'on rencontre, c'est également prendre le risque d'entrer dans le champ de l'orientalisme défini par Edward W. Said comme *une vision politique de la réalité, dont la structure accentue la différence entre ce qui est familier : « Nous », et ce qui est l'étranger : « Eux », les Rroms* (Said, 1980, p. 59). Il faut donc être vigilant à ne pas réifier une réalité complexe, à ne pas faire ressortir un trait particulier pour en faire un élément structurant de la gestion différenciée des populations, à ne pas former un savoir-pouvoir *sur le groupe qu'il s'agit de porter à l'existence en tant que groupe qui est inséparablement un savoir-pouvoir de faire le groupe en lui imposant des principes de vision et de division communs, donc une vision unique de son identité et une vision identique de son unité* (Bourdieu, 1980, p. 141). Car l'identité est en fait une

⁴ Pour cet article, nous avons décidé de ne pas parler des Yéniches puisque l'origine commune, issue des migrations depuis l'Inde du Nord, n'est pas reconnue. Par ailleurs, la localisation de nos terrains respectifs ne nous a pas amenées à rencontrer cette population.

combinaison de processus multiples, complexes et variables, qui fait l'objet de multiples recherches. Le structuralisme a d'abord pensé l'identité pour penser le rapport entre le singulier et l'universel. Pourtant, depuis la fin des années 1960⁵, le problème n'est plus de s'interroger sur la définition de "l'identité" dans les différentes "cultures", mais d'étudier les pratiques concrètes et les techniques d'identification (...), en les envisageant comme des relations de pouvoir mettant en contact les individus qui ont le moyen de définir l'identité des autres et ceux qui sont les objets de leurs entreprises (Noiriel, 2007, p. 5). Notre propos s'inscrit dans ce champ d'analyse : nous ne voulons pas créer une catégorie de pensée – les Rroms – qui nierait les dimensions multiples de l'identité. Mais il ne nous semble pas non plus que l'analyse des processus d'identification opposent ceux qui définissent et ceux qui sont définis. L'identité se construit dans des relations de pouvoir qui ne sont en aucun cas univoques. La question qui se pose est alors la suivante : comment conserver la richesse des expériences de vie sans pour autant nier les sentiments d'appartenance à un groupe commun ? Il s'agit d'interroger les représentations de cette identité rrom, et de voir quelle importance elles ont pour les acteurs, en les replaçant dans les discours qui les produisent, puisque *la catégorisation est une activité exercée par de nombreuses instances, dont les pouvoirs d'assignation sont variables, et qui se traduit par une mise en forme plus ou moins contraignante et aboutie des identités collectives* (Martiniello, Simon, 2005, p. 8). Malgré le poids des identifications externes qui figent les identités, les processus de différenciation et d'affiliation internes s'émancipent de ces catégories artificielles, en prenant appui sur celles-ci. C'est en ce sens qu'on parlera de processus de *subjectivation* : *[la logique de subjectivation] n'est jamais la simple affirmation d'une identité elle est toujours en même temps le déni*

d'une identité, imposée par un autre, fixée par la logique policière. La police veut en effet des noms "exacts" qui marquent l'assignation des gens à leur place [...]. La subjectivation comporte toujours une identification impossible (Rancière, 1998, p. 121). La logique de subjectivation représente alors une re-création perpétuelle des processus identitaires en s'appuyant sur l'usage de référents multiples, en vue d'une ré-appropriation des catégories assignées. Au contraire, les processus d'identification isolent certains éléments - pertinents pour la gestion des populations - et les érigent en caractéristiques essentielles de l'identité Rrom. Par exemple la catégorie administrative « Gens du Voyage » s'appuie sur la seule mobilité, oubliant la complexité et la variabilité de cette pratique.

***Mal nommer les choses, c'est ajouter au malheur des hommes* (René Char)**

Interroger les processus d'identification ne peut s'envisager sans un retour aux catégories existantes : *comment parvenir à traiter une question relative à ces groupes sans avoir préalablement défini, de qui on parle ?* (Robert, 2007, p. 55).

Longtemps, le terme « tsigane » a prévalu, pour désigner des populations venues de l'Inde et présentant un mode de vie itinérant. Pourtant, comme nous l'avons spécifié précédemment, les généralisations identitaires sont réductrices et *le concept tsigane tend à réunir dans une même construction des individus organisés en groupes familiaux structurés qu'une histoire spécifique, des liens culturels étroits et un mode de vie caractérisé par le nomadisme permettent d'identifier*. □...□ *La définition "tsigane" ne rend pas plus compte de la réalité sociale "des" Tsiganes, de ses modalités et de sa diversité, que la définition "gadjo" ne peut aider à la compréhension des comportements des populations sédentaires* (Humeau, 1995, p.16-17). Cela est d'autant plus vrai que le mot « Tsigane » est complètement extérieur au parler de ceux que l'on désigne ainsi. Il renvoie à la secte des *Atsiganoi*, secte installée dans l'Empire byzantin bien avant l'arrivée des Rroms, et

⁵ Une nouvelle génération de philosophes, parmi lesquels on peut citer Jacques Derrida, Michel Foucault ou Gilles Deleuze rejettent la définition réifiée de l'identité pour privilégier une approche en termes de relations de pouvoir.

qui refusait tout contact physique avec les autres gens (Rromani Baxt, p. 10). Il fait également référence à une région, la petite Égypte. De "Petite Égypte", région entourant la ville de Gipte en Morée du sud-ouest, près de Modon, l'on crut plus tard que les Roms (sic) venaient d'Égypte (Auzias, 2002, p. 38).

Pour désigner ces populations, les politiques publiques ont également créé des catégories administratives, fondées sur un trait particulier, dont la mise en évidence rendait plus simple leur contrôle. Depuis 1969, le terme employé est celui de « Gens du Voyage⁶ ». Il désigne l'ensemble des personnes qui vivent et se déplacent, en habitat mobile ou susceptible de l'être, pendant tout ou partie de l'année (site de la Direction Départementale des Territoires de la Mer⁷). Cette définition pose aujourd'hui problème. D'une part, les pratiques de mobilité se sont modifiées : la mobilité permanente n'est donc plus commune à tous les Gens du Voyage, ce qui conduit les administrations à affiner les catégories, en identifiant trois catégories de relation au Voyage : les gens du voyage nomades ; les gens du voyage semi sédentaires qui effectuent des déplacements limités dans l'espace et dans le temps ; les gens du voyage qui ne voyagent plus (Rapport Hérisson, 2007, p. 4-5). D'autre part, depuis la fin des années 1980, apparaît une nouvelle catégorie, celle des « Roms », auparavant incluse dans le groupe précédent. Une précision a été introduite dans les textes officiels qui considèrent désormais que les Roms n'appartiennent donc pas à la communauté des gens du voyage, lesquels aux termes de la loi du 3 janvier 1969 relative à l'exercice des activités ambulantes et au régime applicable aux personnes circulant en France sans domicile ni résidence fixe, doivent être en possession d'un titre de circulation. Ce sont deux catégories différentes, et les Roms ne relèvent donc pas du dispositif d'accueil des gens du voyage qui a été prévu

⁶ Le terme « Gens du voyage » est utilisé seulement en France et en Belgique. Les autres États de l'Union et les institutions européennes et communautaires emploient le terme générique de « rom ». (Rapport Hérisson, 2007).

⁷ <http://www.manche.equipement.gouv.fr/information/glossaire.html#g>

par la loi du 5 juillet 2000⁸. Au contraire, les Roms sont considérés soit comme des étrangers, ressortissants de l'Union européenne (essentiellement de Roumanie et de Bulgarie) (*ibid.*, p. 1), c'est-à-dire comme des migrants économiques qu'il convient de gérer comme tels ; soit comme des victimes persécutées en tout temps et en tout lieu. C'est là en grande partie l'identification construite par le collectif Romeurope, qui défend la perception d'un groupe "rom" dont la variable paraît plus sociale que culturelle (Dupau, 2009. p. 39). La culture de la précarité (*ibid.*) attachée au statut de victimes rend nécessaire l'intervention des associations et des politiques publiques pour assurer l'apprentissage des pratiques d'habiter (*ibid.*, p. 50), dans la mesure où [leur] mode de vie ne s'avère pas compatible avec les contraintes du parc classique⁹. Ces catégories relèvent donc plutôt des dispositifs de contrôle et de gestion des populations que de processus de subjectivation. Elles fixent des identités - pourtant variables - dans le temps et dans l'espace.

Il convient alors de s'arrêter sur les représentations médiatiques qui se nourrissent de ces processus et renforcent l'assignation identitaire. En ce sens, un travail a été entrepris en 2009 sur les représentations issues des dénominations. Un corpus de 143 articles de presse parus dans les journaux locaux et nationaux entre juillet 2008 et février 2009 en France¹⁰ a été constitué¹¹. Deux « mots clé » ont été

⁸ JO Sénat, 7 novembre 2007, cité par le Rapport Hérisson, p. 1-2.

⁹ Site de l'Association Départementale pour l'Information sur le Logement (ADIL) du Doubs.

¹⁰ Les journaux qui entrent dans le cadre de l'étude sont : Lille Métropole, La Gazette des Communes, La voix du Nord, La Provence, Rue 89, News Press, Ouest France, Le Parisien, L'Union, La Dépêche, Vonens, Nice Matin, L'Aisne Nouvelle, Le Télégramme, Nouvel Observateur, Dernières Nouvelles d'Alsace, l'Est Eclair, Metro France, Causeur, Nord Eclair, Le Figaro, Le Pays, 20 Minutes, Bien Public, La Nouvelle République, Charente Libre, Var Matin, Sud Ouest.

¹¹ Dans le cadre des recherches de doctorat de Céline Bergeon : *Roms et Voyageurs: pratiques circulatoires et attaches territoriales au miroir des politiques publiques de*

distingués et ont déterminé le recueil de l'ensemble de ces articles de presse. Pour un corpus, le terme de « Gens du Voyage » a été choisi et pour l'autre, le terme de « Tsigane »¹². Les sujets traités dans les articles de presse de chaque corpus ont été analysés. Les résultats montrent que les problématiques sont différentes si l'on emploie le terme de « Gens du Voyage » ou celui de « Tsigane ». Pour le premier groupe, les problèmes soulevés peuvent être regroupés en trois thèmes : le stationnement (légal ou illicite), les dispositifs d'accueil ainsi que les équipements des lieux de halte ; puis la circulation en tant que mode de vie ; enfin la discrimination, le racisme ainsi que les processus associatifs de médiation et d'insertion. L'analyse du corpus d'articles relatifs au terme de « Tsiganes » fait essentiellement référence à des migrations de Roms provenant des pays de l'Europe de l'est. Une orientation culturelle de ces articles est prépondérante notamment avec la mise en avant de la culture musicale de cette population. Du point de vue de l'étude des représentations, ce travail a permis de distinguer des problématiques spécifiques, liées à la mobilisation d'un vocabulaire particulier. Support à la circulation des représentations au sein des sociétés, la presse est un outil d'analyse pertinent puisqu'elle traduit des images et des présupposés : *les représentations circulent dans les discours, sont portées par les mots, véhiculées dans les messages et images médiatiques, cristallisées dans les conduites et les agencements matériels et spatiaux* (Jodelet, 1989, p. 48). Nos différentes expériences de terrain nous ont conduites à remettre en cause ces désignations artificielles et à porter notre attention aux processus de subjectivation des acteurs. Dans cette optique, la confrontation de plusieurs terrains (Région Ile-de-France, région

Poitou-Charentes et région wallonne en Belgique), nous a permis d'appréhender cette question à partir de plusieurs groupes habitant différents espaces.

La parole rom

Si les Roms se disent d'abord appartenir à un réseau familial, ensuite à un groupe culturel de référence (Manouche, Gitan, Roms), les référents identitaires circulent au gré des rencontres et des situations : combien de Roms ont arrêté le voyage mais ne se sentent pas moins Roms pour autant ? Les deux schémas ci-dessous présentent les usages des dénominations dans les processus d'identification et de subjectivation, permettant une confrontation entre les catégories produites et leur ré-appropriation par les acteurs. Ces schémas nous permettent de mettre en relation les différents processus à l'œuvre dans la construction de l'identité. Ainsi, on peut voir sur le schéma 1 que les processus d'identification s'appuient sur certaines variables (mobilité, pratique de la langue, précarité, délinquance) qu'il s'agit d'isoler pour en faire des variables explicatives de l'identité. Ces processus réifient l'identité des individus et des groupes. En premier lieu, les catégories produites méconnaissent la complexité des variables choisies, qui ne sont pas linéaires.

Au contraire, la pratique de la langue varie selon les contextes, les situations d'énonciation, les situations du quotidien. Mais qu'elle soit quotidienne ou non, l'utilisation du romani revêt toujours un sens dans la construction de l'identité. En second lieu, choisir certaines variables, c'est en laisser d'autres de côté, c'est méconnaître la dimension plurielle et toujours recréée de l'identité. L'identification de l'autre enferme cet autre dans ce qu'Amin Azza appelle « la différence ». *Cette "passion de la différence" enferme [...] dans des identités imperméables, et amène à glisser rapidement de la différence culturelle à la déficience culturelle, car actuellement, les frontières entre une désignation de la différence et une*

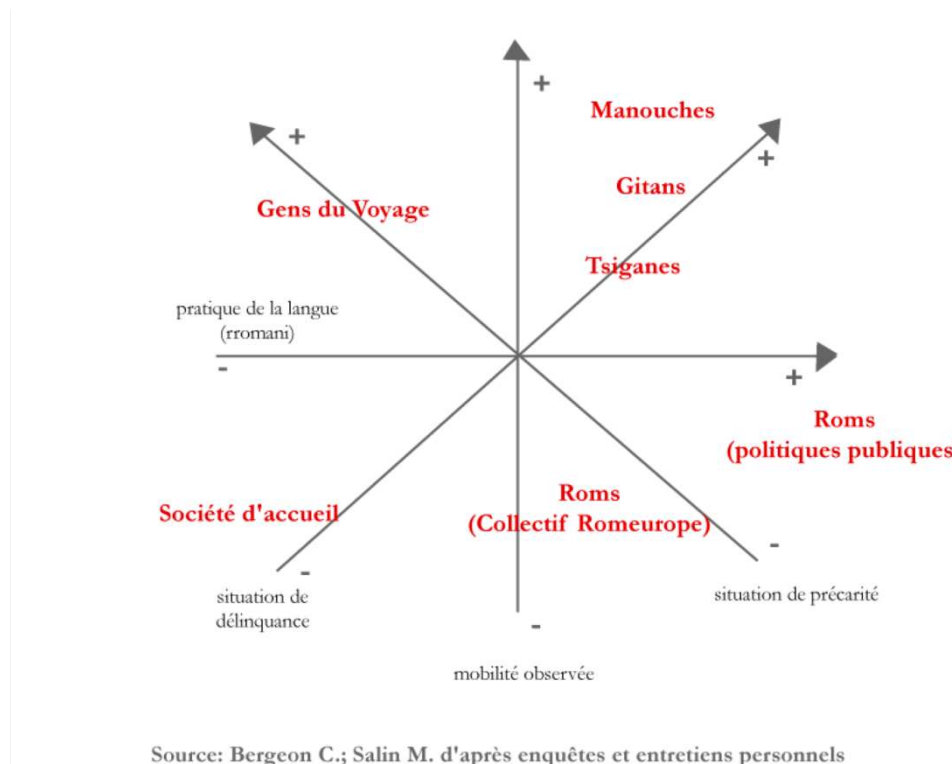
stationnement et de circulation : l'exemple des Roms du Poitou-Charentes (France) et de la région Wallonne (Belgique). Thèse de Doctorat en cours.

¹² Le terme de Rrom est rarement utilisé dans la presse, c'est pourquoi les expressions « Gens du Voyage » et « Tsiganes », fréquemment employées, ont été privilégiées.

assignation de cette différence sont de moins en moins nettes (Azza, 2007, p. 91-94). Elle ne laisse pas de place à un écart, écart produit par les individus qui rejettent ces identifications fixées. La comparaison des situations dans

lesquelles est employé le mot « Rom » permet d'illustrer l'association entre un terme – désignant une population – et une caractéristique principale associée à ce terme – en l'occurrence, à cette population.

Schéma n°1 : Les processus d'identification des populations Roms



En effet, pour les instances qui identifient (schéma 1), le mot « Rom » est toujours corrélé à une pratique de la langue rromani, à une faible mobilité et à une situation de précarité forte.

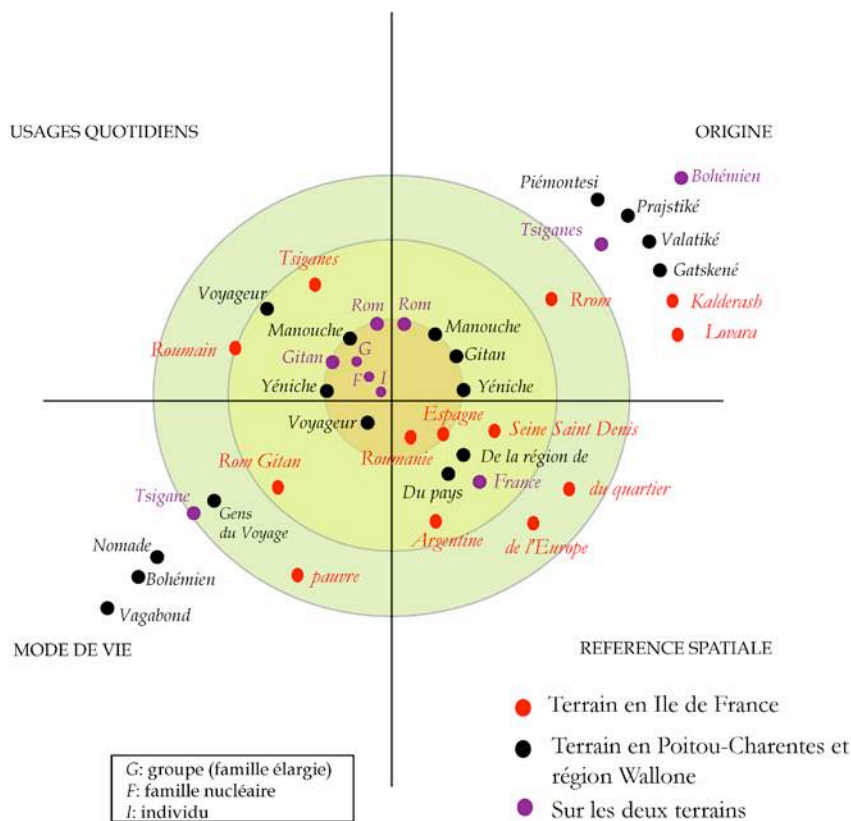
Pourtant, tandis que pour le collectif *Romeurope*, les Roms sont essentiellement des populations victimes, elles sont pour les politiques publiques des populations délinquantes. Au contraire, les populations Roms mobilisent cette catégorie là dans des situations particulières, catégorie qui est souvent reprise *en relation* avec d'autres (origine, espace proche ou éloigné,...) comme on peut le voir sur le schéma 2. Les processus de subjectivation expriment ainsi la tentative de creuser un écart par rapport à la catégorie imposée : cet écart se donne à

voir dans les cercles qui s'emboîtent. Le schéma 2 montre la « malléabilité » de l'identité. Il précise le « jeu des appartenances multiples » : plus la référence identitaire s'éloigne du centre, plus le sentiment d'appartenance s'amoin-drit. Ce schéma illustre également l'intensité de l'utilisation des dénominations mais ces dénominations renvoient à une signification unique dans le cas des processus d'identification, alors qu'elles traduisent des appartenances multiples lorsqu'elles sont exprimées par les acteurs. Les groupes culturels de référence (Rom, Manouche et Gitan) sont mobilisés couramment pour se démarquer du groupe plus élargi des Roms mais ils donnent également à voir une grande diversité interne, et ce d'autant plus qu'ils changent de signification selon les

situations et les échelles d'appartenance exprimées. Les expériences de vie forment

un support idéal pour l'enchevêtrement des références identitaires.

Schéma n°2 : Appartenances multiples des populations Rroms¹³



Source : schéma conçu et réalisé par Bergeon C., complété par Salin M. d'après des entretiens informels réalisés entre Septembre 2005 et avril 2010.

¹³ Lecture du schéma n° 2 : ce schéma tente d'ordonner les différentes strates d'appartenance mobilisées par les Rroms rencontrés pendant le travail de terrain. Ces « auto-dénominations » ont été classées suivant quatre variables, utilisées de façon récurrente par les acteurs. Plus l'identification s'éloigne du centre, plus le sentiment d'appartenance s'amoindrit (à l'échelle de l'individu et de la famille) dans le même temps qu'il s'accroît puisque le nombre de Rroms auquel il est fait référence augmente, au fur et à mesure que les frontières des groupes d'appartenance s'élargissent. Par exemple, dans l'usage quotidien, un individu se définira en premier temps par l'appartenance familiale, puis par son groupe culturel d'appartenance pour enfin « se dire Voyageur » ; alors qu'en référence au mode de vie, l'acteur se dit dans un premier temps « Voyageur », puis il fait appel à son groupe culturel d'appartenance pour se situer plus largement au sein des « Gens du Voyage ».

Jeu d'identification et de subjectivation : se servir des appartenances multiples

L'appartenance revendiquée à un groupe est toujours à considérer dans un jeu d'échelles. En effet, les situations et les opportunités (économiques, sociales ou religieuses) mobilisent une appartenance spécifique et la mise en avant d'un attachement précis. Face aux *gadjé* que nous sommes, il arrive souvent que les personnes se disent « rrom », voire parfois « tsigane ».

On parle un peu de l'Argentine, où Helena a passé cinq ans. Puis, subitement, elle me dit :

Moi je suis Tsigane, vous compris ?

- *Je comprends mais ça veut dire quoi Tsigane ?*

- *Ben vous voir il y a plusieurs tsiganes. Moi je suis tsigane rom.*

- *Tu es rom ? Mais c'est quoi par exemple la différence entre rom et tsigane.*

- *Il y a pas différence. Tsigane c'est grand tu vois. Le Gitan il est tsigane, le Manouche il est tsigane. Moi pas Gitan, pas Manouche. Moi Rom. Mais surtout Tsigane. Et puis aussi moi je parler le romani et le tsigane. » (Je comprends que le romani est en fait le roumain parce qu'après avoir parlé roumain avec la vieille femme qui revient lui dire deux mots à sa fenêtre, elle me dit : « tu vois ça c'est romani. Moi parler le tsigane. Moi parler un peu l'espagnol, un peu le français, le romani et le tsigane.*

- *Alors tes enfants aussi ils sont tsiganes ?*

- *Bien sûr ils sont tsiganes. »*

(Carnet de terrain de Marion Salin¹⁴, 16/03/2010)

Ainsi, la référence à l'un des trois groupes culturels restreints est mobilisée par cette femme, en situation de discussion à propos de l'identité. Pourtant, il est plutôt rare lors des entretiens que le mot « tsigane » soit convoqué. Il est également peu courant

que la tripartition (Rom, Gitan, Manouche) soit explicitée de manière aussi claire : nous avons remarqué que lorsque les groupes sont en concurrence pour l'espace, la distinction entre les Roms (appelé « Roumains » par les Manouches et Gitans), et les Manouches et Gitans se fait plus évidente. Les acteurs eux-mêmes veulent éviter des amalgames qui pourraient nuire à l'image de leur groupe et les empêcher de s'installer sur tel ou tel lieu. Mais en dehors de ces situations, il nous semble que les mots « Rom, Gitan, Manouche » tiennent à la fois lieu de référent culturel restreint et plus large – ce que nous considérons ci-dessus avec le terme « rrom ». Ces mots permettent en effet de se distinguer par rapport aux *gadjés* mais également par rapport aux autres familles. Car c'est bien la famille qui constitue l'échelle de référence la plus souvent citée, hors des premiers contacts avec les *gadjé*. L'unité de vie et d'organisation socio-économique est en effet la famille, plus ou moins élargie selon les cas : la solidarité entre les membres de la famille est une valeur fortement affirmée par les Roms. De la même manière, les écrits ethnographiques ont montré que les relations familiales jouaient un rôle économique important (Formoso, 1986). Ainsi, lorsque les pouvoirs publics tentent de créer avec les Roms des familles nucléaires, ceux-ci mettent en place des stratégies de contournement. C'est ce que nous avons pu observer en Seine Saint Denis (village d'insertion) comme dans la région Poitou-Charentes lors du relogement de familles en habitat collectif.

Par ailleurs, les références au groupe culturel d'appartenance sont systématiques. Nous pensons alors que la représentativité de chaque groupe culturel de référence (rom, gitan et manouche) joue un rôle important dans la reconnaissance de l'autre au sein d'un groupe plus élargi. Lors du travail de terrain en région Poitou-Charentes, la place des Roms dans le groupe plus élargi des Roms a souvent été remise en cause. Les Roms étant peu présents en région Poitou-Charentes et en Wallonie, les relations sociales entre les

¹⁴ Les citations issues d'entretiens informels sont indiquées comme extraites des carnets de terrain. Les entretiens indiqués comme tels ont été enregistrés puis retranscrits.

groupes Roms, Gitans et Manouches sont restreintes. Nous pouvons alors émettre l'hypothèse que le degré de relation et de représentativité influence l'exclusion ou l'adhésion au groupe culturel plus élargi.

Non, non, je ne suis pas une tzigane mais une manouche !

(Entretien, Charente-Maritime, Femme Manouche en terrain familial, mars 2005).

Les processus de différenciation sont donc nombreux, notamment lorsqu'il s'agit de redorer une image ou bien encore d'affirmer son appartenance culturelle *le discours minoritaire est un discours performatif, visant à imposer comme légitime une nouvelle définition des frontières et à faire connaître et reconnaître la minorité ainsi délimitée contre la définition dominante et méconnue comme telle, donc reconnue et légitime, qui l'ignore* (Bourdieu, 1980 p. 66). S'affirmer en tant qu'appartenant à un certain groupe, c'est essayer de faire reconnaître ce groupe comme légitime et affirmer son existence dans des situations où elle est menacée par les politiques d'assimilation et d'intégration menées par les États européens.

Les processus de subjectivation s'entrecroisent selon les situations, les interlocuteurs. On peut alors parler de *subjectivation multiscalaire*, dans la mesure où les référents mobilisés sont variés et interviennent à des moments divers, de manière séparée ou simultanée.

Pour tenter de saisir la complexité des logiques de construction identitaire, nous avons décidé de nous intéresser à deux dimensions qui peuvent intervenir dans le jeu des identités : la langue et le rapport qu'entretiennent ces groupes à l'espace, puisque celui-ci est le support de pratiques, de représentations et de références spatiales particulières.

Jeu d'identification et de subjectivation : de la langue à l'espace

Il est *a priori* peu aisé pour les géographes-ethnographes de multiplier les interrogations de terrain à propos de l'identification rrom. En effet, l'établissement de liens privilégiés avec un ou plusieurs groupes rroms ne permet pas toujours d'appréhender la problématique de l'identification à toutes les échelles. C'est bien le dialogue qui rend possible l'articulation de ces processus, à partir de nos terrains avec les Roms, les Gitans et les Manouches, et dans des contextes bien différents (Poitou-Charentes, Wallonie, Ile de France). La question demeure alors : comment saisir les processus d'identification rrom, hors des cadres de formation d'un savoir-pouvoir qui viserait explicitement à gérer ces populations ?

La langue

La langue est l'un des fondements potentiel¹⁵ du sentiment d'appartenance à un groupe. En effet, la langue est le support d'une vision du monde, d'un possible mode de vie. Parler la même langue, c'est prendre acte de l'existence d'un lien potentiel, entre les différents locuteurs.

Le Kalo qui s'aperçoit que le vocabulaire qu'il utilise et qui le démarque de la société majoritaire trouve des correspondances directes avec le dialecte des Rroms d'Albanie, du Kosovo, de Bulgarie, de Grèce ou du Piémont se sent, et pardonnez-moi cet élan de romantisme, membre d'une grande famille.

(Latifa, Gitane membre de La Voix des Rroms, rencontrée à Paris en décembre 2009).

¹⁵ Nous insistons sur le mot « potentiel » dans la mesure où la langue n'est pas du tout suffisante pour créer des liens entre individus et groupes. En revanche, elle atteste de liens passés ou en construction. Ce qui importe, c'est d'interroger le sens de ces liens pour les pratiques et les représentations.

La langue parlée par les Roms est le rromani. Les politiques publiques associent d'ailleurs cette langue au seul groupe rom (d'Europe de l'est).

- *Mais sur quels critères vous vous fondez pour définir que ce sont des Roms ?*

Ah ben c'est eux qui se définissent comme ça. Moi je ne les regarde pas comme des Roms ou je ne leur parle pas comme à des Roms. C'est eux qui disent « nous on est Roms ». Ils parlent la langue, etc.

(Entretien avec un travailleur social, 09/10/2009).

Pourtant, il nous semble que le rromani n'est pas propre aux Roms venus d'Europe de l'Est. Il constitue au contraire un fondement d'appartenance plus large : pour comprendre cela, il nous faut revenir à l'histoire du rromani. Le rromani dérive des parlers populaires proches du sanskrit et possède des éléments de base en commun avec le hindi, le népali, le panjabi, etc., langues sœurs du nord de l'Inde (Liégeois, 2007, p. 39). *Après mille ans de migrations par des voies et à des époques différentes, après des périodes et des lieux différents de relative stabilisation ou de sédentarisation, la langue s'est ramifiée et se ramifie encore, donnant naissance à un grand nombre de variétés locales, différant d'ailleurs davantage par le degré d'oubli des locuteurs que par des disparités intrinsèques* (Liégeois, 2007, p.40). Ainsi, le rromani a considérablement évolué au fil de ces migrations, selon les contextes locaux, les emprunts effectués, les situations de persécution¹⁶.

Sarah m'avoue alors sur le ton de la confiance : *Tu sais, nous, on a notre propre langue, c'est la langue des Gitans.*

Mais on parle plus tellement, parce qu'on n'peut plus, pis avec l'école et tout ça. Moi j'sais encore dire quelques mots, mais c'est pas vraiment parler. Mais les enfants, ils rigolent (sic) bien quand on parle quand même. Je demande à Sarah plus de précisions, pour comprendre si cette langue qu'elle parle est la même que celle que j'apprends à l'Inalco : le rromani. *Ab c'est pas la langue des Roumains. Nous on a des beaux mots. Pour dire les yeux, j'dis « jakha ». Pour t'présenter, tu dis « Mir' anav si Sarah ». C'est bien ce que je pensais : elle vient de réciter une leçon de mon livre de rromani.*

(Carnet de terrain de Marion Salin, 15/02/2010)

J'ai été très étonnée aujourd'hui par l'émotion de Latifa, gitane, lorsqu'elle a découvert que le mot garderie était le même en rromani et en kalo, que les phrases se ressemblent tant dans les deux langues, qu'elle se sent tellement rom et gitane à la fois.

(Carnet de terrain de Marion Salin, 27 novembre 2009)

La langue rromani s'est construite au fil des migrations de la population Rrom. Nos trois terrains de recherche nous autorisent aujourd'hui à mettre en comparaison l'usage quotidien de la langue rromani. Nous travaillons avec des populations manouches et gitanes pour les deux terrains situés en région Poitou-Charentes et Wallonne ; la région Ile-de-France (plus précisément le département de la Seine Saint Denis) est fréquentée en majorité par des Roms. Ces espaces, investis par des groupes culturels de références différents, nous donnent la possibilité de comparer des mots simples prononcés au quotidien :

¹⁶ Il nous faut être prudentes sur le terme *persécution*. Certains lieux de persécutions ne sont pas pour autant des lieux d'oubli du rromanes. Nous affirmons seulement que les persécutions constituent un obstacle au développement de la langue.

Tableau n°1 : Comparaison du vocabulaire utilisé par les roms en Ile-de-France et par les manouches/gitans en Poitou-Charentes et en Wallonie

Mot en français	Terrain région Poitou-Charentes et région Wallonne en Belgique – Population manouche et gitane	Terrain Ile-de-France – Population rom
Fleurs	Blumi	loludi
Frère	Praal	phral
Bonjour	latcho dives	lačho dives
Curé / Prêtre	Rachai	račhai
Soupe	Sumi	zumi
Argent (de l')	Love	love
Maison	Caire	kher
Chien	Choukel	zoukel
Voler	Chourave	ćorav
Fou	dinelo (souvent prononcé dinlo)	dilo
Fille	gavali ou racli*	rakli / ćhaj
Fromage	kiral (souvent prononcé kéral)	ćiral
Fusil	Pouchka	raketa
Bisou	Tchoum	ćhumidautu
Chanter	baga	bagal / gilabel
Marcher	Yat	phirel / dźal
Ville	Foro	foro
Caravane	Campine	kampina
Lune	chonut	ćhon (ut)
Mère	Daj	Daj
Garçon	tchavo / raclo	ćhavo / raklo
repas	jabe	xabe
Les yeux	yakas	jakha

Source : Terrain - Seine Saint Denis, Région Poitou-Charentes, Région Wallonne

Le tableau ci-dessus montre les analogies observées entre la langue identifiée comme étant du romani (parlée par des Roms bulgares et roumains rencontrés) et la langue quotidienne des Manouches. Nous voyons que certains mots sont complètement identiques (lové/love) et que la plupart des mots, s'ils ne sont pas retranscrits de la même façon, conservent une prononciation très proche (*kiral/ćiral* ; *sumi/zumi*). Certains mots sont tout à fait différents (*pouchka/raketa*) : comme nous l'avons souligné, les langues ont été fortement influencées par les migrations et les contextes locaux. Cela nous montre bien qu'il existe un lien objectif entre les

différents parlers manouches, gitans et roms. Toutefois, ce lien n'est pas toujours porteur de sens pour les populations rencontrées, souvent parce qu'elles l'ignorent, étant rarement en contact les unes avec les autres. Cependant, la pratique de la langue est une manière d'affirmer l'existence d'un groupe Rrom dont l'unité relève en partie d'une proximité linguistique. À l'échelle du groupe culturel de référence, la langue permet de renforcer des liens socio-familiaux. Néanmoins, la langue ne peut être considérée de manière isolée, puisque la plupart des Rroms que nous avons rencontrée parlent plusieurs langues. Les enfants notamment sont heureux de nous

apprendre qu'ils comprennent le roumain, l'italien, le français et le rromani (carnet de terrain, 16/03/2010). Le rapport à la langue est donc pluriel ; il est difficilement saisissable car il ne renvoie pas à une langue nationale unique. Or, comme le précise Giorgio Agamben *toute notre culture politique repose sur la mise en relation d'une langue et d'un peuple, mais nous ne savons ce qu'est ni l'un, ni l'autre* (Agamben, 1995, p. 76) et ce d'autant plus que *de nos jours, le peuple n'est plus que le support vide de l'identité étatique et n'est reconnu qu'en tant que tel* (ibid., p. 78). Le plurilinguisme peut donc être envisagé comme un élément important des processus de subjectivation, qui les met en question en même temps qu'il les enrichit. Il nous faut donc remettre en cause ses catégories de pensée, sortir de l'identité étatique et explorer de nouvelles relations entre la langue et d'autres éléments de l'identification, comme par exemple le rapport à l'espace. Ces relations renvoient au jeu d'échelles incessant entre les différentes appartenances que revendiquent les groupes et individus.

Le rapport à l'espace : subjectivation et résonnance

Il nous paraît essentiel d'introduire une réflexion sur le rapport qu'entretiennent les populations Roms, Gitanes et Manouches à l'espace, puisque ce rapport est à la fois élément de différenciation et d'appartenance commune. L'affirmation et la pratique de spatialités diverses permet ainsi de déborder les identifications réductrices, d'investir les intervalles qui s'ouvrent dans le jeu des identités (Rancière, 1998, p. 122). Notre hypothèse est que les Roms construisent un rapport spécifique à l'espace, rapport pluriel, qu'on ne peut comprendre par la seule observation des pratiques de mobilité, comme c'est trop souvent le cas. Il est également important de prendre en considération les représentations de l'espace parcouru et imaginé. Les Roms que nous avons rencontrés ont essayé de nous faire

part de leurs ressentis face à la mobilité qu'elle soit pratiquée ou imaginée.

Cette mobilité souvent mise en avant par les institutions pour trouver un dénominateur commun aux Rroms constitue également un fait important pour ces groupes eux-mêmes bien qu'elle soit une pratique variable. En effet, la mobilité présente différentes facettes suivant les groupes rencontrés et se déploie différemment dans le temps. Si les groupes Rroms mettent tous en avant un attachement particulier à la circulation, celle-ci est à distinguer selon les contextes. Les Manouches et les Gitans de la région Poitou-Charentes et de la Wallonie ont une organisation circulatoire spécifique comparable à l'itinérance. Les parcours sont définis en fonction de relations sociales entretenues par la mobilité : dans chaque lieu de halte, les liens sociaux pérennisent la reproduction du parcours en même temps qu'ils produisent un attachement spécifique au lieu. Par ailleurs, la sédentarisation, souvent résultat de difficultés économiques et spatiales¹⁷ n'empêche pas l'attachement à la mobilité.

C'est très dur à perdre le mode de vie des voyageurs. L'arrêt du voyage est parfois mal vécu. Moi ça été car c'était mon choix mais j'ai été critiqué pour avoir arrêté le voyage. C'est un choix que j'ai fait mais souvent j'ai des envies de partir, surtout au début du printemps. J'ai envie de voyager, nous on est des migrants. C'est impossible pour un gadjo de savoir c'que c'est mais pourtant si tu savais la belle vie que c'est, comme on dit dans les chansons, c'est la vie de bohème.

(Entretien Charente-Maritime, mars 2005, J.J, Manouche en reprise du Voyage).

J.J nous explique parfaitement ici que se sentir voyageur ne relève pas uniquement

¹⁷ L'obligation de halte sur les aires d'accueil (introduite par la loi Besson de 2000) conduit à une désorganisation des parcours et remet en cause l'équilibre de la circulation (Bergeon, thèse en cours).

de la pratique du voyage. C'est un sentiment de partage de valeurs, d'une langue et d'habitudes de vie. La référence à la mobilité est récurrente même en cas de sédentarisation. De nombreux voyageurs qui ne circulent plus élèvent le voyage en l'un des éléments fondateurs de leur mode de vie. L'abandon de la circulation ne remet cependant pas en cause l'appartenance à la communauté des Roms. Nous pouvons alors nous interroger sur la place des pratiques circulatoires dans ces questionnements sur les processus de subjectivation puisque la sédentarisation n'engendre pas la perte d'un sentiment d'appartenance commun. Les pratiques de circulation des populations Roms, bien qu'elles soient différentes des pratiques décrites ci-dessus, nous amènent à faire le même constat : le voyage est un élément structurant des processus de subjectivation. Ainsi, en Seine Saint Denis, la majorité des Roms rencontrés vient de Roumanie, de Bulgarie et d'Albanie. La plupart de ces Roms n'ont jamais vécu en caravane : la mobilité est un moyen d'échapper aux conditions de vie difficiles dans leurs pays d'origine, elle est en cela bien différente de la circulation des Gitans et des Manouches. Pourtant, même dans ce contexte, les références au voyage¹⁸ existent, mais à une autre échelle.

Je lui demande si elle va souvent en Roumanie. Elle me regarde de manière étrange : « Mais Roumanie est tout le temps là. Moi je vais souvent voir ma famille, mes amis, tous en Roumanie. Et puis revenir. Et ensuite eux venir. Tout le monde faire comme ça ». (Carnet de terrain de Marion Salin, le 05/11/2009)

La Roumanie et la Bulgarie sont sans cesse évoquées par rapport à la famille qui est restée là-bas, mais aussi par rapport à la beauté des paysages. La mobilité entre *ici* et *là-bas* fait très fortement penser aux

« territoires circulatoires » que décrit Alain Tarrus à propos des migrants maghrébins (Tarrus, 1993). La Roumanie continue à faire sens pour les groupes et les individus. Toutefois, il faut prendre des précautions : d'une part, il est rare que le sentiment d'appartenance au territoire national se manifeste clairement, il s'agit plutôt d'une relation d'appartenance à un espace de vie approprié, à un groupe qui vit encore *là-bas*. D'autre part, ce rapport à la Roumanie n'est pas exclusif : certaines femmes me racontent également qu'elles entretiennent un rapport particulier aux autres pays dans lesquels elles ont vécu :

Maria Carmen me sort un dossier avec tous leurs papiers, et le passeport de sa fille, argentin, sur lequel je peux voir une dizaine de visas (Argentine, Roumanie, France). Je lui demande : « Alors votre fille elle a la double nationalité ?

- Oui moi garder ça comme ça elle choisir. Mais pas oublier.

- Vos enfants, ils connaissent la Roumanie ?

- Pffff ! Bien sûr ! Partout la Roumanie : la famille Roumanie, parler de eux. Aller en Roumanie souvent, décoration Roumanie. (...) Mais pas seulement Roumanie. Aussi Bulgarie et Argentine. Mais moi malheureuse parce que ma fille plus parler espagnol, jamais. Vous pouvez venir parler espagnol avec elle, pour qu'elle oublie pas. » (Carnet de terrain de Marion Salin, le 15/02/2010)

Mais ces pratiques de mobilité ne constituent pas les seules pratiques spatiales des populations roms : elles sont à mettre en relation avec les représentations de l'espace. Il est alors important de prendre en compte la représentation de l'espace comme élément fondateur du rapport à l'espace, puisque les pratiques spatiales dépendent des situations dans lesquelles sont pris les groupes et les individus. Comme on a pu le voir précédemment, la valorisation du voyage est omniprésente dans les discours des Roms, Gitans, Manouches et Roms. *Le Voyageur*

¹⁸ Le voyage désigne ici ce que nous appelons « migration », c'est-à-dire les allers et venues entre pays de départ et pays d'arrivée.

peut se déplacer quand il le souhaite ou quand cela lui est utile ou nécessaire. Il y a une grande différence entre l'objectivité du voyage - le fait de voyager - et la subjectivité du voyage - se sentir voyageur. Alors qu'un sédentaire, même en déplacement, reste sédentaire, le Voyageur arrêté reste Voyageur. (...) Le nomadisme est plus un état d'esprit qu'un état de fait. *Son existence et son importance sont souvent plus d'ordre psychologique que d'ordre géographique. Le Voyageur qui perd l'espoir et la possibilité de repartir perd aussi toute raison de vivre.* (Liégeois, 2007, p. 66-67).

Il faut souligner d'autre part que les références au voyage et les différentes pratiques circulatoires ne dépendent pas des frontières administratives (territoire national, régions administratives). Dans le cas des Roms, comme dans celui des Gitans ou des Manouches, la référence aux frontières est en effet rare. D'ailleurs, le mot territoire n'existe pas en rromani. Pourtant, il faut prendre garde à l'ambiguïté que peut créer la proposition : « les Roms n'ont pas de territoire ». C'est sur cet argument que s'appuient les politiques d'exclusion/insertion¹⁹ pour justifier la mise en place des dispositifs de gestion des populations Roms. Notre propos est tout autre. Il vise à montrer au contraire que les territoires administratifs n'ont que peu d'importance pour les individus et les personnes rencontrées : les représentations spatiales n'ont de sens qu'en référence à un espace approprié où vivent des membres de la famille, ou lors des rencontres forcées avec les institutions qui ne peuvent s'affranchir du cadre étatique. L'enjeu est de comprendre les luttes de pouvoir qui décident de la légitimité du territoire approprié. À ce niveau, on comprend plus que jamais les luttes d'identification qui se

jouent à travers l'assignation d'une nationalité pour les Roms : d'un côté, nier leur nationalité c'est trop souvent refuser de reconnaître la légitimité qu'ils ont à être dans un espace ; de l'autre côté, leur assigner une identité c'est aller contre les processus de subjectivation qui construisent les groupes et les individus.

Conclusion : subjectivation et résistance

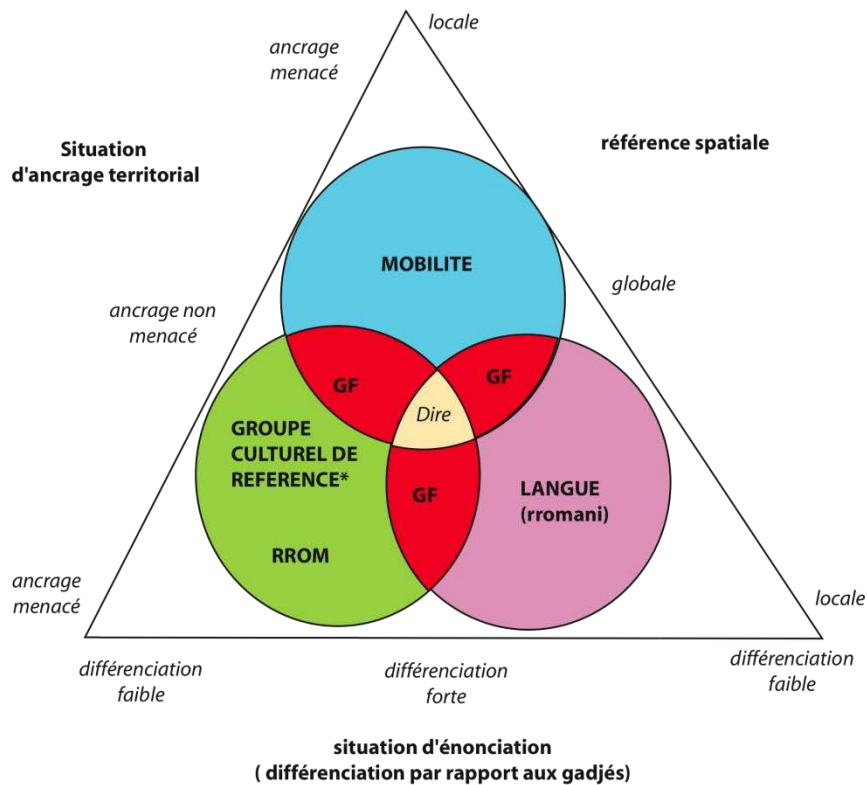
Que signifie alors « se dire Rom, Manouche, Gitan ? ». Il est difficile d'apporter une réponse claire, fondée sur des critères d'identité. Cette réponse est celle que proposent les instances d'identification policières, qui s'appuient sur des catégories pour contrôler et gérer des populations. Les « élites » roms tentent au contraire de favoriser la reconnaissance de cette population d'une nouvelle manière. Elles mettent en avant une unité, une culture et une cohésion sociale forte. Souvent considérée comme problématique, la population rom est cantonnée à des particularités culturelles ou niée dans son existence. Face aux processus d'uniformisation des modes de vie, des stratégies réaffirment une identité commune, même si elle est multiple. Notre tentative était différente : nous voulions montrer que les individus creusent des écarts entre ces différentes identifications, identifications qu'ils se réapproprient tout en les déplaçant, en fonction des situations. Réappropriation, production, création ; jeux d'échelles incessants dans lesquels sont construites des logiques de subjectivation. Ces processus sont complexes, multiples et évolutifs : ils ne se laissent pas appréhender par des corrélations statistiques de variables mais par la rencontre avec l'Autre, la contextualisation de sa parole et de la notre : une reconstruction en quelque sorte. Ainsi, l'identification par la statistique est *à la fois, en tant que spécialité mathématique un outil de preuve, mais aussi un outil de gouvernement, qui rythme et coordonne maintes activités sociales, et sert de guide à l'action publique* (Desrosières, 2008, p. 8), c'est

¹⁹ Les politiques d'exclusion et d'insertion sont intrinsèquement liées : il n'y a pas intégration de certains sans exclusion des autres. Le dispositif des villages d'insertion illustre parfaitement cela : les populations qui ne sont pas « choisies » pour intégrer le dispositif sont renvoyées dans leur « pays d'origine ».

pourquoi, elle ne peut prendre en compte les processus sous-jacents de la subjectivation.

C'est ce que tente de montrer le schéma suivant :

Schéma n°3 : les processus de subjectivation des populations Roms : tentative de synthèse



GF: GROUPE FAMILIAL

*Rom, Manouche, Gitan

Sources : schéma conçu et réalisé par Salin Marion, 2010

Les éléments que nous avons identifiés comme support de ces processus de subjectivation (pratiques de mobilité, pratiques de la langue, sentiment d'appartenance au groupe culturel de référence) ne sont jamais isolés mais s'influencent toujours les uns les autres, en fonction des situations sociales et spatiales (axes du schéma). Ainsi, la mobilité d'un groupe, imaginée ou pratiquée, ne peut être comprise sans la combinaison des facteurs socio-spatiaux qui l'influencent, et qu'elle modifie en retour. Surtout, la mobilité ne constitue en aucun cas un *facteur d'identité figée*. La mobilité est au contraire bien plus que cela : support de la parole des Rroms, elle permet de *se dire*, en relation avec la

langue, en relation avec les divers sentiments d'appartenance exprimés au groupe culturel, à la famille. C'est ce *dire* qui est au centre des processus de subjectivation, c'est par et avec ce *dire* que s'expriment les différences, c'est ce *dire* qui exprime et marque l'espace puisque l'espace est avant tout le support d'une expression collective « *C'est par l'espace, c'est dans l'espace que nous trouvons les beaux fossiles de durée concrétisés par de longs séjours. L'inconscient séjourne. Les souvenirs sont immobiles, d'autant plus solides qu'ils sont mieux spatialisés* » (Bachelard [1957], 1983, p. 28).

Finalement, « se dire Rom, Manouche, Gitan ? », c'est refuser l'association identité/État-nation, car les

Roms sont *la minorité européenne extra territoriale, transnationale et transétatique, le seul peuple européen qui ne réclame pas de nation, ni de séparatisme de là où ils se trouvent* (Auzias, 1995, p. 83). Remise en cause des frontières, remise en cause du territoire, remise en cause de l'identité. Cette interrogation ouvre sur de nouvelles recherches à propos des liens entre les constructions de l'identité et l'espace. Surtout, elle nous pose la question de notre propre identité : elle nous invite à creuser des écarts. Nouvelle invitation au voyage.

Céline Bergeon
 Doctorante en géographie
 Migrinter - UMR 6588
 CNRS / Université de Poitiers
celine.bergeon@univ-poitiers.fr

Marion Salin
 M2 EST, Géographie
 Paris 12-Créteil, Ens Ulm
marion.salin@ens.fr

Bibliographie

- Agamben, Giorgio (1995) Les langues et les peuples, *in Moyens sans fin*, Paris, Payot, pp. 73-83.
- Auzias, Claire (1995) Ethnie *vs* Polis. Tsiganes, *Trans-territorialités*, Chimères, n°25, Printemps 1995, pp. 75- 85.
- Auzias, Claire (2002) *Les Funambules de l'histoire ; les tsiganes, entre préhistoire et modernité*, Quimperlé, La digitale, 167 p.
- Azza, Amin (2007) Désignations, auto-désignations, *Ecarts d'identité : les mots de l'immigration*, vol. II, n°111, pp. 91-94.
- Bachelard, Gaston [1957] (1983) *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 214 p.
- Bourdieu, Pierre (1980) L'identité et la représentation. Eléments pour une réflexion critique de la région, *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 35, pp.63-72.
- Di Meo, Guy (2007) Identités et territoires : des rapports accentués en milieu urbain ?, *Métropoles*, n° 1, pp.1-14.
- Dupau, Mélanie (2009) *Quel est l'habitat adapté des Roms migrants ?*, *Les limites du mode d'appréhension et de traitement d'une population*, Lyon, Université de Lyon, 113 p., Mém. Master : Socio. : Lyon : 2009.
- Formoso, Bernard (1986) *Tsiganes et sédentaire. La reproduction culturelle d'une société*, Paris, L'Harmattan, 263 p.
- Herisson, Pierre (2008) *Le stationnement des Gens du Voyage : Rapport au premier ministre*, 36 p.
- Humeau, Jean-Baptiste (1995) *Tsiganes en France : de l'assignation au droit d'habiter*, Paris, L'Harmattan, 409 p.
- Jodelet, Denise (1989) *Les représentations sociales*, Paris, PUF, 424 p.

Liégeois, Jean-Pierre (2007) *Roms en Europe*, Strasbourg, Editions du Conseil de l'Europe, 311 p.

Martiniello, Marco ; Simon, Patrick (2005) Rapports de domination et luttes autour de la représentation dans les sociétés post-migratoires, *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol 21 n°2, pp. 7-18.

Noiriel, Gérard (2007) *L'identification. Genèse d'un travail d'État*, Paris, Belin, 271 p.

Rancière, Jacques (1998) *Aux bords du politique*, Paris, La Fabrique-Éditions, 262 p.

Robert, Christophe (2007) *Eternels étrangers de l'intérieur*, Paris, Desclée de Brouwer, 452 p.

Rromani Baxt (s.d.) *Les Rroms autrement...ou que signifie au juste Rrom, Manouche, Gitan, Sinto, Tsigane*, Tirage pour les étudiants de l'Inalco, 257 p.

Said, Edward W. (1980) *L'orientalisme, l'Orient créé par l'Occident*, Paris, Editions du Seuil, 423 p.

Tarrius, Alain (1993) Territoires circulatoires et espaces urbains, *Annales de la Recherche Urbaine*, n°59-60, pp. 51-60.

Sites consultés

Site de l'ADIL du Doubs (Association Départementale pour l'Information sur le Logement) :

<http://www.adil25.org/affiche.php?idseite=1&idpage=72&teinte=2>

(consulté le 01 mars à 10 h)

Site de la Voix des Rroms : www.lavoixdesrroms.org

(consulté le 6 novembre à 16h)

Site de la Direction Départementale des Territoires et de la Mer :

<http://www.manche.equipement.gouv.fr/information/glossaire.html#g>

(consulté le 8 avril à 11h30)

Textes de loi

Loi n° 2000-614 du 05 juillet 2000 relative à l'accueil et à l'habitat des Gens du Voyage et ses textes d'application :

- décret n°2001-540 du 25 juin 2001 relatif à la composition et au fonctionnement de la commission départementale consultative des Gens du Voyage.

- Décret n°2001-541 du 25 juin 2001 relatif au financement des aires d'accueil destinées aux Gens du Voyage.